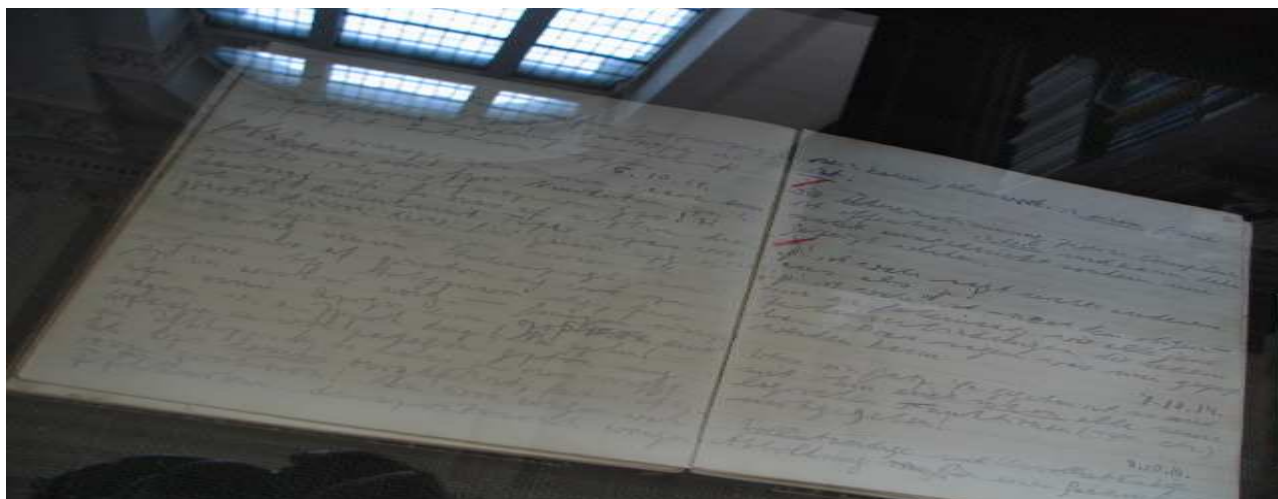


WITTGENSTEIN, LE DEVOIR DE GENIE PAR RAY MONK¹

CLAUDE BERNIOLLES



PARTIE I: LE SOLDAT WITTGENSTEIN PENDANT LA GUERRE (1914-1918)

Je joue au détective, un peu comme ce qu'on observe chez Beckett, autrement dit, je suis *le lecteur spectateur (pris à témoin)*, qui doit sentir, deviner, essayer de voir une situation complexe qu'il ne connaît pas — celle de la période de guerre (1914-1918) qu'a vécue comme soldat Wittgenstein, relatée parfaitement par Ray Monk (chapitre 6 : *Derrière les lignes* et chapitre 7 : *Au front*). S'agissant de la guerre (qui n'est jamais, quoi qu'on dise, un temps comme les autres), il serait étonnant que Ray Monk n'ait pas cherché à suivre d'aussi près que possible le fil de son Introduction : « J'ai choisi de mêler la vie et l'œuvre en un seul récit, afin de montrer comment l'œuvre a été produite par l'homme, afin de dévoiler l'unité (intuitivement évidente pour tant de lecteurs de Wittgenstein) entre ses interrogations philosophiques et sa vie spirituelle et affective » .

¹ Ray Monk, philosophe anglais, diplômé d'Oxford. Il a remporté en 1991 le prix Duff Cooper pour «Ludwig Wittgenstein : le devoir de génie» Il s'est intéressé en particulier à la philosophie mathématique de Wittgenstein. Livre publié aux Editions Odile Jacob en 1993, et traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld.

Par « interrogations philosophiques », entendons ici avant tout *la logique*, et par « vie spirituelle et affective », *l'éthique* : la chasse aux indices est ouverte... La méthode rappelle l'enquête policière : pointillisme de la recherche, quête du détail révélateur à partir de carnets ou de correspondances; le biographe, en habit de reporter de guerre, fait ici la petite histoire d'événements bruts, *reconstituant tout de suite* la pensée du soldat Wittgenstein. Pour le lecteur, qui se prend à endosser l'habit du biographe, quoi de plus exaltant ? Dès le début de la guerre où il s'est enrôlé le 7 août du côté des Autrichiens, il y a d'abord cette sensation d'isolement de Wittgenstein aggravée par le fait que depuis peu il est séparé de ses amis restés « de l'autre côté » (l'Angleterre), en particulier David Pinsent : « *Pas de nouvelles de David. Je me sens abandonné et je pense au suicide* ».

De fait, il guettera, pendant toute la guerre, les missives du grand ami. Ce qui le sauva du suicide, écrit Ray Monk, ce fut [la] « conversion religieuse » qu'il recherchait dans la guerre. Dans les carnets de guerre, on trouve ceci : « *Peut-être, la proximité de la mort éclairerait-elle ma vie. Que Dieu m'illumine.* » Il faut consigner ceci : « Pendant son premier mois en Galicie (sur le front oriental), Wittgenstein entra dans une librairie, et ne trouva qu'un seul livre : *l'Évangile en bref* de Tolstoï. Il fut séduit. Le livre devint pour lui comme une amulette : il le portait sur lui partout où il allait ... Ses camarades se mirent à l'appeler 'l'homme à l'évangile' ». On voit aussi nombre de situations cocasses, si on ne les sentait dramatiquement aussi vraies ... Agressivité et contradictions de Wittgenstein se trouvant souvent au bord du suicide, ce qui ne l'empêche pas d'éructer dans ses lettres à propos des matelots qu'il est obligé de côtoyer sur l'avis torpilleur où il sert sur la Vistule (le *Goplana*) : « *une bande de délinquants* » ou « *une bande de fripouilles incroyablement grossiers, stupides et perfides* », mais toujours le même sentiment de solitude qui est l'un des leitmotifs de sa confession... (et il aura le malheur de perdre dès le début de la guerre l'une des rares personnes auxquelles il reconnaissait du génie et avec qui il aurait pu « *communiquer un peu* » - le poète Georg Trakl -, lequel se suicidera le 3 novembre 1914)...

Puis l'on trouve ce lien entre la « logique » et la « réflexion proprement spirituelle ou éthique » qui a nom ici de « devoir envers soi-même », au cœur du propos biographique de Ray Monk; ainsi découvre-t-on, « que ce qui était au départ (chez Wittgenstein) une analyse du symbolisme logique dans l'esprit de Frege et de Russell devint l'œuvre curieusement hybride que nous connaissons, dans laquelle se mêlent la théorie logique et le mysticisme religieux », inflexion durable de ce « devoir envers soi-même », -une constante du caractère de Wittgenstein-, qui s'ancrera en lui profondément au feu de la guerre lorsqu'il sera muté au front (sur sa demande) ; ainsi le 8 juillet 1916, note-t-il dans son carnet ; « *la peur face à la mort est le meilleur signe d'une vie fautive, c'est-à-dire mauvaise* » et le 2 août, (dans une lettre), [que son travail s'était] « *élargi des fondements de la logique à l'essence du monde* » (notation qui donnera son substrat au *Tractatus*). Mais de façon plus légère, combien de notations drôles, lorsque Ray Monk par exemple nous relate la rencontre (l'année précédente à *Sokai*) entre le Dr Max Bieler responsable du train- hôpital de la Croix-Rouge stationné à côté du train-atelier où était affecté Wittgenstein : « [...] je pense que la sympathie fut réciproque (écrit Bieler), car après le repas il m'invita dans sa chambre sur le train.

C'est ainsi que débuta notre amitié ...avec plusieurs heures de conversation par jour, sans whisky ni cigarettes [...] » ...ou lorsqu'on lit de ce même Bieler : « Je me souviens d'un incident comique. C'était la Saint-Sylvestre de 1915. Le commandant de la place nous avait tous invités au mess des officiers pour y fêter la nouvelle année. Lorsque notre dîner fut terminé, vers dix heures, Wittgenstein et moi nous retirâmes dans sa chambre pour continuer la discussion de la veille. Vers onze heures, les officiers nous annoncèrent qu'il était temps de partir si nous souhaitions être à l'heure à la fête ...nous oubliâmes l'existence même de l'invitation ...et continuâmes notre discussion jusqu'au moment où nous entendîmes des cris à l'extérieur. C'étaient nos camarades, qui rentraient éméchés à quatre heures du matin ...Le lendemain nous dûmes présenter nos excuses et nos vœux au commandant de la place ».

Où encore cet écrit, cette fois de Wittgenstein, évidemment plus acide mais tout aussi risible, lorsqu'il note, alors qu'il sert dans une unité combattante sur le front russe : « *Que Dieu m'éclaire. Que Dieu éclaire mon âme* », et le jour suivant : « *Fais de ton mieux. Tu ne peux faire plus : et sois gai* ». (On découvrira toutefois grâce à un échange de lettres avec son ami Engelmann en 1918, cet aveu, durant la dernière année de la guerre: « *Il est vrai –écrit Wittgenstein–qu'il existe une différence entre moi tel que je suis maintenant et tel que j'étais lorsque nous nous sommes rencontrés ...Si vous me dites ...que je n'ai pas de foi, vous avez parfaitement raison, seulement voilà, je ne l'avais pas avant non plus. Il est évident, n'est-ce pas, que quand un homme veut inventer en quelque sorte une machine pour devenir honnête, un tel homme n'a pas de foi. Mais que dois-je faire?* »). Sans besoin de solliciter le texte, de très nombreux traits de l'éthique personnelle de Wittgenstein apparaissent ici.

« Si Wittgenstein avait passé la totalité de la guerre derrière les lignes, – dit Ray Monk –, le *Tractatus* serait resté ce qu'il était certainement dans sa première version de 1915 : un traité sur la nature de la logique », et nous lirions toujours le traité suivant les mêmes linéaments : théorie picturale de la signification, métaphysique de l'« atomisme logique » etc ..., tout, « *sauf* les remarques finales concernant l'éthique, l'esthétique, l'âme et le sens de l'existence » que nous connaissons aujourd'hui... Mais l'architecture de la pensée du *Tractatus* (comme plus tard *Investigations philosophiques*) se trouve ailleurs. « Le lien entre la pensée logique de Wittgenstein et ses réflexions sur le sens de la vie, est à rechercher dans la distinction qu'il avait posée plus tôt entre *dire* et *montrer*, note magistralement Ray Monk ; (c'est la clé de voûte du système wittgensteinien) ; la forme logique, ne peut être exprimée *dans* le langage, car elle est la forme même du langage –elle doit être *montrée*. De même, les vérités éthiques et religieuses, bien qu'inexprimables, se manifestent dans la vie », et l'on sait, ainsi qu'il est encore souligné, qu'« en terminant le livre, Wittgenstein considérait que les implications éthiques étaient aussi importantes, sinon plus, que ses implications pour la théorie logique ».

Le lecteur sait d'avance qu'il est impossible de vouloir « expliquer » l'œuvre par la vie, ainsi que s'y applique savamment ici le biographe, toutefois ce même lecteur ne peut pas être insensible à la fragilité et au drame, comme aussi au courage de l'écrivain soldat Wittgenstein tels qu'ils se dégagent de son engagement pendant la guerre, évitant à plusieurs reprises le suicide comme en 1918, où ayant appris la mort de son grand ami David Pinsent victime d'un accident d'avion, il veut mettre fin à ses jours, et n'est sauvé qu'in extremis par son oncle Paul qu'il rencontre par hasard dans une gare de chemin de fer ... (C'est à la mémoire de son ami David H. Pinsent qu'il dédiera le *Tractatus*).

A plusieurs moments encore est posé le problème de sa survie, lorsque par exemple il écrit à Bertrand Russell fin 1915 pour lui demander de publier son manuscrit sur la logique s'il ne survivait pas à la guerre ... Mais à la vérité, si l'on en croit Ray Monk, Wittgenstein n'aura guère de chance avec son livre, « incompris » qu'il sera des deux seuls mentor en logique susceptibles de le comprendre, Frege à Iéna, et Russell à Cambridge : du premier il dira dans une lettre du 19 août 1919 à Russell « *il n'en comprend pas un mot* », quant à Russell, après avoir espéré visiblement que lui au moins pourrait le comprendre, il verra s'envoler cet espoir : « *En bref, lui écrivit-il dans une lettre du mois de juin précédent, je crains qu'il me soit très difficile à présent de parvenir à me faire comprendre de vous. Et le petit espoir que mon manuscrit puisse vouloir dire quelque chose pour vous s'est entièrement évanoui ... Et c'est déprimant de penser que personne ne le comprendra...* ». On sait que Wittgenstein sera fait prisonnier sur le front italien en novembre 1918, cinq jours à peine avant la signature d'un armistice, – mais avec le précieux manuscrit en poche –, et qu'il sera libéré un peu plus de six mois plus tard, Russell entre-temps, ayant essayé de le rendre libre plus vite... Fortune imprévisible !

PARTIE II : LE RETOUR DE WITTGENSTEIN A CAMBRIDGE (1929 ET ANNEES SUIVANTES)

Si la vie d'un auteur permet parfois d'éclairer la genèse ou un pan de l'œuvre, elle ne permet pas pour autant de la comprendre dans sa réelle dimension, laquelle se trouve souvent aux antipodes du vécu, car la vraie vie de l'artiste, c'est celle de l'œuvre, comme elle s'imprime « à côté » de la vie ordinaire – que cette œuvre soit philosophique, littéraire ou artistique au sens strict. Comprendre l'œuvre de Wittgenstein signifie décrire ici quelques uns des points essentiels de sa philosophie tels qu'ils ressortissent de la *lecture suivie* de la troisième partie (Chapitre 12 – La « phase vérificationniste », Chapitre 13 – Le brouillard se lève, Chapitre 14 – Un nouveau commencement, Chapitre 15 – Francis, Chapitre 16 – Jeux de langage : le *Cahier bleu* et le *Cahier brun*). *Lecture suivie* qui ne dispense pas bien sûr de la lecture directe de l'œuvre, mais introduit à certains aspects ou ressorts fondamentaux de la pensée de Wittgenstein tels qu'il n'aura de cesse d'en moduler les effets ici ou là ... (au moins jusqu'à la seconde guerre mondiale). *Work in progress*, peut-on dire. Vu la difficulté du puzzle, c'est un parcours « thématique » qu'on proposera ici...

La philosophie des mathématiques et de la logique occupe une large place dans cette partie de la biographie, c'est donc par là qu'il faut commencer. La phase vérificationniste est l'un des premiers moments de la philosophie mathématique de Wittgenstein. Après avoir pensé que la signification d'une proposition, c'était son moyen de vérification, Wittgenstein niera ce principe et prendra ses distances avec les positivistes logiques. « *La logique est-elle le fondement des mathématiques ?* » se demandera-t-il plus tard : « *La logique mathématique est simplement une partie des mathématiques. Le système de Russell n'est pas fondamental ; ce n'est qu'un autre mode de calcul* » enseignera Wittgenstein dans ses cours de Cambridge 1932-1935. On le voit, Wittgenstein s'oppose à Russell comme il s'y opposait précédemment, et comme il s'y opposera encore dans ses notes de la même période (en particulier relativement au problème de la

causalité ; pour lui, parler de causes et d'effets passe à côté du problème). Wittgenstein récuse le logicisme de Russell comme celui de Frege et des positivistes du Cercle de Vienne.

Par ailleurs, la recherche des fondements par plusieurs mathématiciens, dont Frege et Russell, est un autre grand sujet de divergence : *pas besoin de fondements* dit Wittgenstein, considérant que « toutes les branches des mathématiques inspirées par la quête des « fondements » -la théorie des ensembles, la théorie de la démonstration, la logique des quantificateurs etc ... » - étaient bâties sur une confusion philosophique. Ainsi, écrit-il : « *La clarté philosophique aura le même effet sur la croissance des mathématiques que la lumière du soleil sur les tubercules de pommes de terre. (Dans une cave obscure, ils peuvent atteindre des mètres de long.)* »

De fait, Wittgenstein s'oppose aussi à l'idée que les mathématiques s'occupent de *faits* objectivement vrais ; comme on sait, chez Wittgenstein, il n'y a aucun réalisme platonicien, la notion de vérité en mathématiques est une erreur. Ainsi que le note Ray Monk, Wittgenstein savait que pour ce qui était des mathématiques, sinon pour toute son entreprise philosophique, il se battait contre des moulins à vent... Alors que toutes ces questions battaient leur plein, notons ici pour mémoire la formulation littéraire (en petite note dans la biographie) des deux fameux théorèmes d'incomplétude énoncés alors par Gödel 1- « Dans tout système formel libre de contradiction, il existe une phrase dont on ne peut démontrer ni la fausseté ni la vérité » 2 - « On ne peut démontrer qu'un système formel de l'arithmétique est libre de contradiction dans le cadre du système lui-même ». C'était signifier, comme explicité après, que « l'ambition de Russell qui était de dériver l'ensemble des mathématiques à partir d'un système logique unique, est irréalisable en principe ». Wittgenstein accepta-t-il cette interprétation du théorème ? La question reste débattue, dit Ray Monk.

Le deuxième thème abordé concerne la question de la philosophie comprise comme grammaire ; règles ; techniques (et non doctrines ou théories). La méthode de la philosophie de Wittgenstein, nous est-il dit, est empruntée à la grammaire de notre langage : « la grammaire nous dit ce qui a un sens et ce qui n'en a pas ...La grammaire s'occupe non pas de la vérité, mais de la possibilité. En ce sens, la géométrie est aussi une partie de la grammaire. 'La grammaire est le miroir de la réalité' ». Autre point significatif : « les relations internes » établies par la grammaire, s'opposent à la conception causale de la signification adoptée en particulier dans *The Analysis of Mind* de Russell. Wittgenstein reviendra lors de ses cours de Cambridge sur cette question des « relations internes » établies par la grammaire, disant qu'elles ne peuvent être ni examinées ni justifiées ; on peut seulement donner des exemples où les règles sont bien utilisées et d'autres où elles ne le sont pas, puis dire : « Tenez, ne voyez-vous pas la règle ? » (on peut seulement *voir* la règle, par exemple, la relation entre une partition musicale et son exécution). S'agissant du langage, le rapport direct entre une règle et son utilisation, entre le mot et l'acte, ne peut être élucidé par une autre règle, il doit être *vu* « Ici, le fait de *voir* est essentiel.. » dit Wittgenstein.

De fait, dans cette perspective où *le voir* débouche sur une pratique, aucune explication n'est plus nécessaire, et toute théorie, quel que soit le domaine envisagé (l'éthique, l'esthétique, la religion, les mathématiques, la philosophie), sera dénigrée...Lors de ses discussions avec Schlick et Waismann à Noël 1930, Wittgenstein leur dira : « *Pour moi, une théorie n'a pas de valeur. Une théorie ne me donne rien.* » De manière générale, Wittgenstein sera tout aussi opposé à l'énoncé de doctrines, pensant, selon le commentaire de Ray Monk qu'« un philosophe devrait faire la démonstration d'une technique (ou) d'une méthode pour parvenir à la clarté. » (et non asserter des thèses).

Le troisième thème a encore pour objet la philosophie, « philosophie » au sens strict du terme, mais aussi « philosophie pour mathématiciens » enseignées à Cambridge

par Wittgenstein (durant la période 1930-1933). On ne fera ici que relever quelques formules ou aphorismes éblouissants de Wittgenstein, tels qu'ils apparaissent aux Chapitres « Le brouillard se lève » et « Un nouveau commencement », auxquels ne suivra qu'un très léger commentaire.... « L'auréole de la philosophie a été perdue » dit Wittgenstein dans ses cours de Cambridge: « *Car nous avons maintenant une méthode pour faire de la philosophie, et pouvons parler de philosophes capables. Comparez la différence entre la chimie et l'alchimie...* » ; mais, comme l'observe Ray Monk, la formule est trompeuse, car, en fait de méthode, la philosophie conçue comme science (la chimie), n'a pas du tout remplacé la pseudo-science (l'alchimie), mais plutôt montré que derrière il n'y avait *rien* à découvrir.

C'est l'un des leitmotivs de Wittgenstein : les problèmes philosophiques sont la conséquence d'une mauvaise utilisation ou compréhension de la grammaire, problèmes qu'il ne s'agit pas *de résoudre*, mais *de dissoudre*. « *Ce que nous découvrons en philosophie est trivial...* » et « *la philosophie est en fait (à la différence de la science) le synopsis des trivialités.* » Le philosophe ne fait pas comme le scientifique, il ne construit pas une maison. Il n'essaie même pas de jeter les fondations d'une maison –commente Ray Monk. Il ne fait que « ranger une pièce ». Autre point remarquable, s'agissant toujours de la « méthode » exposée : « *Nous n'atteignons jamais des propositions fondamentales ... (comme chez Chomsky) ; nous touchons la limite du langage qui nous empêche de poser d'autres questions. Nous n'atteignons pas le fond des choses, nous arrivons à un point où l'on ne peut aller plus loin, où l'on ne peut plus poser de questions.* » C'est « la seule méthode correcte en philosophie » (lira-t-on dans le *Tractatus*).

L'autre grande nouveauté (qu'on peut dire révolutionnaire) s'agissant cette fois de la conception générale de la philosophie, susceptible de fasciner toujours autant le lecteur aujourd'hui, est dans ce passage lumineux de la *Grammaire philosophique* rédigée à la même période : « *La vraie découverte est celle qui me permet d'arrêter de philosopher*

quand j'en ai envie –celle qui donne la paix à la philosophie, de sorte qu'elle n'est plus torturée par des questions qui la mettent elle-même en question...Les problèmes sont résolus.. (plus) un seul problème ... » Cette conception de la philosophie, explique Ray Monk, était une tâche de clarification sans fin rendant impossible d'imaginer comment un livre satisfaisant sur la philosophie *pourrait* être écrit. Pour ce qui est de la réflexion de Wittgenstein sur la « philosophie pour mathématiciens » (sujet exploré rapidement plus haut), relevons le point suivant, dans la biographie: « (Il), considérait son travail sur les mathématiques comme sa plus importante contribution à la philosophie (et) c'est aussi par ce travail qu'on voit le plus clairement à quel point sa perspective philosophique diffère radicalement de celle de toute la philosophie professionnelle du vingtième siècle ... ». (Mais l'on sait aussi que Wittgenstein n'écrivait pas pour les philosophes professionnels, et pas davantage pour les mathématiciens professionnels).

Le quatrième point intéresse un aspect de la réflexion de Wittgenstein, auquel, hormis les spécialistes il n'est pas toujours prêté attention, réflexion touchant à la magie, la métaphysique, la religion, et plus encore directement à l'anthropologie. « Je pense – écrit Wittgenstein – en 1931, dans ses *Remarques sur le Rameau d'or de Frazer* que je devrais commencer mon livre par des remarques sur la métaphysique en tant que magie. » Ray Monk, résume le point de vue qu'il exprimait, ainsi : « La magie était 'profonde' parce qu'il y voyait une expression primitive du sentiment religieux », et, précisément « ce que la métaphysique (avait) de profond, comme la magie, (c'était) l'expression d'un sentiment fondamentalement religieux. » Le lecteur comprend ici que la source première à inventorier ne pouvait être que les livres du grand anthropologue James Frazer (le premier volume de l'œuvre sera emprunté à la bibliothèque de la *Cambridge Union* – association d'étudiants de l'université).

Cependant, la critique virulente du texte de Frazer sur le rituel et la magie primitifs, se fera tout de suite : « *Quelle étroitesse !* disait Wittgenstein. *Qu'il est difficile pour lui*

(Frazer), de comprendre un mode de vie différent du mode de vie anglais de son époque !....Frazer est bien plus sauvage que ses sauvages ... » Pour Frazer – note Monk – le sauvage qui plantait une épingle dans une effigie de son ennemi faisait cela parce qu’il avait formé une hypothèse scientifique fautive, à savoir que cela blesserait son adversaire. Pour Wittgenstein, cela revenait à « expliquer » ... (et l’on sait que chez lui, toute espèce « d’explication » était écartée... A bien observer les choses, ce qu’avait en tête Wittgenstein était autre : c’était la méthode qu’il regardait ; méthode reposant non pas sur la théorie et le mécanisme de la science, mais méthode *morphologique*, tel Goethe, l’appliquant à la nature dans son étude *La métamorphose des plantes*). Ainsi, observe Ray Monk, « une *morphologie* des rituels magiques préserverait ce qu’ils ont de profond, sans les ridiculiser ni les défendre. Dans ces pages de la biographie consacrées à l’anthropologie et à la magie, il est fait état curieusement de certaine « analogie » de méthode chez Wittgenstein avec son projet d’autobiographie d’alors (visant à préserver ce qui devait l’être, sans justification, ni défense), – neutre, si l’on comprend bien, consistant à « voir les rapports », *morphologique* alors...

La partie « intimiste » du parcours thématique est ici – car moins didactique, plus proche de l’homme, peut-être aussi plus plaisante... (Chaque biographie est intéressante dans la mesure où elle s’emploie à décrire quelque facette de l’homme). Choisissons le style « visite guidée » pour en parler : projet d’autobiographie de Wittgenstein ; réflexion autocritique sur sa judaïcité ; projet de mariage ; style de son enseignement à Cambridge ; amitié avec Francis Skinner.

Plusieurs traits de caractère de la personnalité de Wittgenstein, liés entre eux, transparaissent en filigrane dans le « discours » de Ray Monk ; ainsi, note-t-il que les remarques de Wittgenstein sur sa judaïcité, tout comme son projet d’autobiographie, relevaient de la confession, et semblent avoir été reliées à l’union « sacrée » qu’il projetait avec Marguerite. Mais déjà, dès 1929, Wittgenstein écrivait à Schlick : « *L’esprit dans lequel*

on peut écrire la vérité sur soi-même peut prendre les formes les plus variées, des plus décentes aux plus indécentes... Moi-même, par exemple, je ne peux écrire une autobiographie sur un niveau plus élevé que celui auquel j'existe ... », notation qui indique – s'il en était besoin – le haut degré d'« authenticité » de l'être Wittgenstein ; de manière subtile et intelligente Ray Monk observe que « s'il avait écrit son autobiographie, elle aurait très certainement eu plus de choses en commun avec les *Confessions* de saint Augustin qu'avec l'*Autobiographie* de Bertrand Russell, par exemple. Sa rédaction aurait été, fondamentalement, un acte spirituel. »

On le perçoit aussi, le projet d'autobiographie de Wittgenstein à l'époque, était lié au souci d'autocritique de « l'esprit juif » qu'il reconnaissait en lui (à la manière antisémite de Weininger qu'il admirait, un auteur juif viennois qui se suicidera à l'âge de vingt-trois ans) Lorsque Wittgenstein parle des « juifs », il utilise un langage « racial » qui renvoie « l'écho déplaisant » des slogans de *Mein Kampf* (plus que de Weininger) – ce qui néanmoins n'établit pas une affinité entre les nazis et Wittgenstein (commente Ray Monk), les remarques de ce dernier sur la judaïcité étant essentiellement introspectives ... (et tournées) vers son propre état intérieur. » On croit le comprendre, l'antisémitisme de l'époque (en 1931) ressortissait au débat culturel, « de nombreux Européens, surtout Allemands, ressentent le besoin d'un ordre nouveau qui remplacerait leur « culture pourrie », de même, Wittgenstein (aussi), luttait pour un nouveau début dans l'existence. »

Pour ce qui est de la rencontre de Marguerite, la jeune femme qui devait être sa future épouse, la « petite histoire » apporte quelque chose de « cocasse » au grave discours de ces années 30 ..Imaginons-nous au théâtre, et écoutons en « off » ce qui nous est dit : « Vers la fin de 1929, Wittgensteinpeu de temps après son arrivée à Vienne, où il comptait passer Noël en famille et en sa compagnie, elle lui annonça qu'elle ne souhaitait plus l'embrasser. Ses sentiments à son égard, lui expliqua-t-elle, n'étaient pas

du type approprié [...] » ... (Plus tard, en Norvège) ... Wittgenstein l'avait invitée pour préparer, pensait-il, leur vie commune future. Il l'avait installée non pas dans sa maison, mais dans la chambre d'une ferme à part (la ferme d'Anna Rebni, une femme de soixante-dix ans, dure, qui vivait avec sa mère centenaire), et il avait pris soin de mettre dans ses bagages, une Bible, dans laquelle il avait glissé une lettre à la page de Corinthiens, I, 13 – le discours de saint Paul sur la nature et la vertu de l'amour. Marguerite n'avait pas prêté attention au lourd sous-entendu, (nous dit Ray Monk). Toutefois, elle comprit que Wittgenstein ne lui donnerait jamais le genre de vie qu'elle souhaitait, et décida, que le seul homme qu'elle n'allait *pas* épouser était Ludwig Wittgenstein. (Par exemple, il lui avait dit qu'il n'avait pas la moindre intention d'avoir des enfants, car il estimait que cela reviendrait simplement à faire venir un être de plus dans ce monde misérable).

Autre épisode, haut en couleur, (bien connu de beaucoup), s'agissant cette fois de l'excentricité des cours qu'il donnait dans sa chambre de professeur à Cambridge, comme dans d'autres lieux où il parlait ; ainsi de quelques amusantes anecdotes...Son style de conférencier (différent de tout autre enseignant) dit Monk, était le suivant: « il parlait sans notes, et souvent on avait l'impression qu'il pensait à haute voix devant son auditoire. De temps à autre, il s'arrêtait et disait : « Un moment, laissez-moi penser ! » puis s'asseyait quelques minutes, contemplant la paume de sa main....Souvent (aussi), il jurait contre sa propre stupidité : « Quel satané idiot je suis ! » ou s'exclamait avec véhémence : « C'est diaboliquement difficile ! »....Et l'on sait qu'il donnait pour conseil à ses amis et élèves, d'abandonner la vie universitaire, convaincu qu'il était que son atmosphère était trop raréfiée. Il n'y a pas d'oxygène, dit-il un jour à son ami Drury. (Pour lui, ce n'était pas grave – il produisait son propre oxygène).

Son amitié avec Francis Skinner, un étudiant de vingt ans en mathématiques à Trinity Collège, qui deviendra dès 1930 le compagnon de chaque instant, son confident, et son collaborateur le plus apprécié, amitié qui sous certain rapport rappelle « l'amour »

de David Pinsent à son égard (durant la guerre), est un autre trait du « génie » de Wittgenstein....Citons quelque chose ici des lettres de Francis Skinner qui ont été conservées ..., par exemple, cette lettre du 26 décembre 1932, écrite pour remercier Wittgenstein d'un arbre de Noël qu'il lui avait donné : « Je suis heureux de lire que vous pensez à moi. Je pense beaucoup à vous. » ; ou cette autre de Noël 1933 : «Lorsque j'eus fini d'agiter mon mouchoir ...Je pensais à vous et combien cela avait été merveilleux lorsque nous nous sommes dit au revoir...J'ai vraiment aimé vous dire au revoir. Vous me manquez énormément et je pense beaucoup à vous. Avec amour. Francis » Thème récurrent de ce penser à l'autre à chaque période de séparation, qui ne trompe pas sur les sentiments ...A Cambridge, l'année universitaire 1933-34, « Francis » et « Ludwig » (ils s'appellent par leur prénom depuis Pâques 1933), étaient pratiquement tout le temps ensemble : ils logeaient tous deux au collège ; ils marchaient ensemble ...allaient au cinéma ensemble, pour voir des westerns et des comédies musicales.

Le dernier épisode de cette *lecture suivie* est le Chapitre 16 – : Jeux de langage : le *Cahier bleu* et le *Cahier Brun*, chapitre court pour qui voudrait découvrir en profondeur la philosophie du « deuxième » Wittgenstein, (mais le lecteur intéressé a évidemment à sa disposition quantité d'autres « sources»). Ce qui nous est rapporté en revanche, est très intéressant, car nous voyons à merveille la façon de travailler de Wittgenstein dont l'appellation bien connue (employée par Ray Monk et d'autres spécialistes) est celle de *Work in progress*.. J'y reviendrai plus loin. Quoique évoqués succinctement, plusieurs traits typiques de la philosophie wittgensteinienne apparaissent dans le *Cahier bleu*, ainsi, la séparation stricte de la philosophie d'avec la science. Wittgenstein écrit par exemple dès 1933-1934 : « *Les philosophes voient constamment devant leurs yeux la méthode de la science et ils éprouvent une tentation irrésistible de poser et de répondre à des questions comme le fait la science. C'est cette tendance qui est la véritable source de la métaphysique, et qui conduit le philosophe à l'obscurité la plus totale.* »

C'est cette pensée qu'il faudrait « enregistrer » comme étant l'un des constantes de son esprit, constante sur laquelle il n'a jamais transiger au cours de sa vie ... Le commentaire de Ray Monk fait apparaître que c'est « notre préoccupation de la science » qui fait naître la « soif de généralité », laquelle à son tour, a pour corrélat « la recherche des essences ». Dans le *Cahier bleu*, Wittgenstein cherchera de la sorte à remplacer la notion d'essence par l'idée plus souple d'*air de famille*; ainsi à propos des « jeux de langage » Wittgenstein dira des différents jeux « ...*les jeux constituent une famille dont les membres ont des airs de famille ...* »

L'histoire drôle, car on ne se départit jamais tout à fait du sourire chez Wittgenstein, c'est la façon dont apparut sa nouvelle méthode d'enseigner (partant, sa nouvelle et difficile philosophie) dès les débuts des années 30, à Cambridge. Après trois ou quatre semaines de cours l'année universitaire 1933-34, il étonnera son auditoire annonçant qu'il se proposait de dicter ses cours à un petit groupe d'étudiants (privilegiés), qui devaient être recopiés puis distribués aux autres. Wittgenstein dira plus tard à Russell : « Les étudiants pourraient emporter quelque chose chez eux, dans leurs mains sinon dans leur tête. » Ray Monk note ensuite ceci : « Les notes recopiées furent reliées dans des couvertures de papier bleu, et on les connaît depuis sous le nom de « Cahier bleu ». Le *Cahier bleu* fut donc le véhicule par lequel la notion de « jeu de langage » et la technique, fondée sur elle, pour dissoudre la confusion philosophique firent leur entrée dans le discours philosophique. » Notons ici pour mémoire (car cela nécessiterait un plus long développement), cette idée à la base de la technique des « jeux de langage » introduite dans le *Cahier bleu* : « [...] *Les jeux de langage sont les formes de langage avec lesquelles un enfant commence à utiliser les mots. L'étude des jeux de langage est l'étude des formes primitives du langage ou de langages primitifsLorsque nous considérons de telles formes simples de langage, la brume mentale qui semble envelopper notre emploi ordinaire du langage disparaît. Nous voyons des activités, des réactions, qui sont nettes et transparentes.*»

Pour ce qui est de la méthode de travail baptisée *Work in progress*, disons que Wittgenstein semble avoir toujours travaillé de la sorte, « ajoutant », puis « supprimant » ici ou là quelque chose, recommençant aussi à zéro ... (ainsi, lors de sa deuxième venue à Cambridge dès le mois de janvier 1929). Ray Monk note : « (Dès 1929), il renoue avec une habitude qu'il avait délaissée depuis le *Tractatus*, il commence à rédiger des notes, un peu comme des entrées d'un journal ...qui se distinguent de ses remarques philosophiques en étant rédigées dans le code qu'il avait appris enfant... » Par *Work in progress*, sans doute faut-il voir concomitamment la « façon » et la « facture. Bel exemple de ce *Big Typest* (le Gros Manuscrit) en 1932, consistant en une vaste sélection de remarques des huit volumes manuscrits qu'il avait écrits pendant les deux années précédentes (il dira dans une lettre à Schlick qu'il passe près de sept heures par jour à dicter) ; mais plus tard également en 1934-35 avec ce qui est connu aujourd'hui sous le nom de *Cahier brun* – qui traduisait les résultats de son propre travail – la « dictée » (à Skinner et à Alice Ambrose, l'une de ses étudiantes préférées) entre deux et quatre heures par jour, quatre jours par semaine.

En fait – explique Ray Monk –, Wittgenstein avait une méthode particulièrement laborieuse pour travailler son texte. Il commençait par noter des remarques dans de petits carnets. Puis il sélectionnait les remarques qu'il estimait être les meilleures dans de grands volumes manuscrits. Il effectuait une autre sélection à partir de celles-ci, qu'il dictait à une dactylographe. Le manuscrit tapé qui en résultait servait de base à une autre sélection, parfois en le découpant et en le réarrangeant – puis tout le processus recommençait. Ce processus dura plus de vingt ans, mais il n'aboutit jamais à un arrangement dont il fut pleinement satisfait Ainsi, conclut Ray Monk, de : *Remarques philosophiques*, *Investigations philosophiques*, *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, ou une sélection des textes de *Grammaire philosophique*, *Remarques sur les fondements de mathématiques*, *Culture and Value*, *Zettel*, – tous travaux connus du second Wittgenstein – aucun ne peut être considéré comme un ouvrage achevé.

Terminons cette *Lecture* (peut-être trop sérieuse !) par une note que l'on voudrait légère, aérienne même, car à défaut de cela, on a peu de chance de comprendre quoi que ce soit à Wittgenstein. On sait, qu'à Cambridge, Wittgenstein savait s'entourer de quelques uns de ses étudiants qui devenaient des « amis » ; ainsi de Skinner dont j'ai parlé, et aussi de Drury, mais il y a encore Gilbert Pattison (parmi d'autres) avec lequel la relation de Wittgenstein a dû être assez drôle. Ray Monk mentionne plusieurs « blagues », exactement de mauvaises blagues et humour facile qu'ils faisaient ensemble et que Wittgenstein appelait *nonsense*. « Avoir quelqu'un avec qui « débiter du *nonsense* au kilomètre » était, disait-il, un besoin profond pour lui. »

ICONOGRAPHIE: Photo d'archives privées faites par A. Ziel en 2006, Exposée à la librairie Wren de Cambridge. Document de Wikimedia Commons; copie autorisée selon la [GNU Free Documentation License](#) version 1.2.